

qu'après leur prédication à Salamine « ils traversèrent l'île d'un bout à l'autre jusqu'à Paphos ». La route de terre suivait à peu près la côte méridionale, touchant aux principales villes maritimes Citium, Amathonte et Curium. Des colonies juives étaient échelonnées dans ces centres commerçants. Le nombre des israélites y devint même si considérable, qu'ils purent, vers la fin du règne de Trajan, se soulever contre les Cypriotes, et, sous la conduite d'un certain Artémus, en faire un immense massacre. Adrien les châtia cruellement de cette sanglante équipée et les chassa de l'île. Au temps de saint Paul, leurs synagogues avaient singulièrement favorisé l'évangélisation mixte des deux apôtres, qui commençaient par s'adresser aux juifs pour étendre insensiblement leur action jusqu'aux familles païennes.

Il faut bien croire que l'amour de l'argent a poussé de tout temps les fils d'Israël à pactiser avec la conscience et la loi; car enfin comment pouvaient-ils s'acclimater dans un milieu aussi immoral que celui de Chypre, et comment eux, si jaloux d'éviter toute souillure, se résignaient-ils à vivre dans cette perpétuelle impureté? L'île tout entière n'était que le vaste temple de cette Vénus Astarté, puissance génératrice dont le culte, licencieux jusqu'à l'infamie, résumait tout ce que les passions brutales de l'Orient et la volupté raffinée de la Grèce avaient imaginé de plus abominable. Le sanctuaire vénéré parmi tous était celui de Paphos où, sur une éminence, à deux kilomètres de la

mer, dans un temple dont les murs, avec leurs énormes blocs de cinq mètres de long sur trois de haut, subsistent encore, la déesse était adorée. Sa statue n'avait rien de commun avec ces marbres célèbres que le génie grec nous a légués. Elle n'était sortie ni du ciseau de Praxitèle ni de celui de Phidias. On la disait tombée du ciel. Au delà d'un parvis semi-circulaire où, près de l'autel toujours fumant, voltigeaient les colombes sacrées, entre les rideaux de pourpre suspendus à deux colonnes monolithes entourées de fraîches guirlandes, la cella laissait entrevoir dans ses profondeurs une pierre blanche en forme de cône tronqué. C'était le symbole inepte ou abominable sous lequel se manifestait la divinité.

Plus près du rivage, deux piliers de granit, encore debout, firent partie d'un second temple qui marquait la place où Vénus se montra pour la première fois aux habitants de l'île. En suivant toujours la route qui longe la côte, vers le nord, on peut voir le *Jardin sacré de Vénus*, Hieroskipos, avec la fontaine appelée les *Bains d'Aphrodite*, et atteindre bientôt après la nouvelle Paphos.

C'est là que s'arrêtèrent les deux messagers de l'Évangile. Il s'y trouvait un proconsul préoccupé par exception des questions qui, dans la nature ou dans la philosophie, méritent l'attention de tout homme sérieux. Son nom était Sergius Paulus. C'est probablement lui que Pline le Naturaliste mentionne par deux fois, quand il parle des savants dont il s'est inspiré pour composer ses

œuvres. Au milieu de tant de fous qui ne pensaient qu'à jouir de la vie présente, près du sanctuaire de Vénus, cet honnête Romain s'inquiétait du problème redoutable de la vie future. Il en demandait le secret à un Juif qui s'occupait de magie. La venue des deux apôtres lui parut une bonne fortune. Paul, en frappant d'aveuglement le mage Élymas, amena Sergius à la lumière de l'Évangile. Ce souvenir m'est particulièrement précieux, car, selon une vieille tradition, Sergius Paulus devint plus tard évêque de Narbonne, et c'est sous son patronage, dans l'église qui lui est dédiée, que j'ai inauguré mon ministère sacerdotal. Que demeura-t-il de cette première tournée apostolique dans l'île? Il est à croire que, quand Barnabé y revint seul, après s'être séparé de Paul, il y créa des églises ayant chacune son chef hiérarchique. L'épiscopat cypriote remonte certainement aux premiers temps du christianisme.

Chose étrange, ces souvenirs bibliques ne me réconcilient pas avec cette vieille terre du sensualisme, de la luxure et de la débauche. Quand, au coucher du soleil, le navire lève l'ancre pour partir, j'éprouve un soulagement particulier, et je jette sans regret un dernier regard de pitié à ces montagnes tant chantées par les poètes, aujourd'hui dénudées comme des Vénus sans cheveux; à ces champs arides et désolés, où tout s'étirole comme si l'antique abus de la vie avait épuisé jusqu'à la sève du sol; à cette population vulgaire, laide, repoussante, comme si le stigmate des vices pa-

ternels se perpétuait dans le regard hébété, la lèvre pendante, les membres ballants de si misérables descendants.

Ni autrefois ni maintenant Chypre n'a eu le souci de son indépendance. Les mains qui servaient Vénus n'étaient pas faites pour tenir le glaive. L'île a été à tous les maîtres qui ont voulu s'en emparer. Notons cependant qu'un philosophe célèbre est né à Citium. C'est Zénon. Par la loi des contrastes, ou en vertu de cette réaction que le spectacle de l'immoralité provoque dans une grande âme, l'illustre Cypriote fonda l'école stoïcienne et voulut faire entendre aux hommes qu'il n'y avait d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Mal à propos il poussa ses théories jusqu'à condamner l'âme humaine à vivre insensible et sans autre passion que celle d'une vertu farouche. Le plus redoutable adversaire d'Épicure a donc vu le jour dans l'île où l'épicurisme était la morale de tous : ainsi parfois des fleurs naissent sur le fumier. Cicéron fut proconsul de Chypre.

Jeudi 16 avril, Latakieh.

La mer est mauvaise. C'est ordinaire sur la côte de Latakieh. A travers les montagnes qui la dominant, des vents violents s'engouffrent et s'abattent sur la mer, y soulevant des lames ter-

ribles qui nous soumettent à un exercice d'escarpolette dont tout le monde ne s'accommode pas. Les barques, accourues pour nous amener à terre, exécutent autour de nous des danses insensées. Tantôt, au sommet d'une vague, elles montent aussi haut que le pont du navire, tantôt elles s'enfoncent avec elle, comme dans un mobile et insondable abîme. Aussi, malgré tout notre désir de visiter Latakieh, faut-il se contenter d'en admirer à distance le site, d'ailleurs fort séduisant. Le capitaine nous dit que tenter d'aller à terre serait une folie. Cependant le vice-consul est venu saluer M. Imbert. Je me contente de causer avec lui de l'état des populations au milieu desquelles il vit, et quelque peu aussi des ruines de l'ancienne Laodicée maritime. Ce pays demande à grands cris le protectorat effectif de la France, tel qu'il se pratique en Tunisie. Je crois que ce serait désirable pour la prospérité du pays; mais est-ce possible? serait-ce prudent? En tout cas, nos écoles françaises préparent le terrain. Les Ansaryehs, population à part comme religion et comme mœurs, aiment notre drapeau. Ils sont laborieux et bons soldats. Un jour ou l'autre les peuples d'Occident renverseront d'un coup de pied les droits fort compromis du sultan sur des pays qu'il épuise et ne protège pas. Comment chaque puissance européenne prendra-t-elle sa part de terre, je ne dis pas à posséder, mais à civiliser? Je l'ignore. Aux voix, c'est la France qui aurait à peu près tout. L'homme de l'Orient sait par expérience que l'An-

gleterre arrive toujours pour prendre et la France pour apporter.

Au point de vue des ruines, les voyageurs visitent un tétrapylum, ou arc triomphal à quatre ouvertures, élevé par Auguste, si on en croit Malala, et dont le pareil se trouvait à Antioche. Il mesurait seize mètres sur chaque face et était surmonté d'une coupole dont la première assise est ornée de boucliers, de cuirasses et de casques sculptés. Quelques colonnes, avec leur entablement, marquent un peu plus loin la place d'un ancien temple. Tout cela a résisté aux formidables tremblements de terre qui ont tant de fois bouleversé la ville et semé çà et là tant de colonnes brisées. Parmi les tombeaux, on en montre un, fort vaste, qui aurait une importance considérable pour nous, s'il était authentique. C'est celui de sainte Thècle, cette vierge célèbre dont la légende ne s'est tant préoccupée que parce qu'elle joua un rôle important dans l'Église primitive. Disciple de Paul et douée d'une intelligence et d'une énergie peu communes, elle dut aider l'Apôtre dans quelques-unes de ses missions. La condamnation par le pape Gélase des actes de Paul et de Thècle n'enlèvent pas à cette illustre chrétienne les mérites que les premiers Pères de l'Église lui ont authentiquement attribués. Mais son tombeau fut à Séleucie-Trachée, aujourd'hui Selefkeh, sur les bords de la mer de Cilicie. Peut-être est-ce un souvenir de la vie et non de la mort de Thècle qui se rattache à l'hypogée de Mâr-Touklèh. Ce serait à voir de plus près. Nous avons

dit que toute la côte syrienne fut évangélisée par la première génération apostolique. Laodicée était une de ses villes les plus importantes, et peut-être la plus peuplée de Juifs. Pour faire mieux accepter ses nationaux, Hérode le Grand y avait édifié un bel aqueduc dont nous aurions été heureux de voir les ruines¹.

Des massifs de verdure encadrent agréablement la villè, appuyée sur la colline qui l'abrite vers l'Orient, et où nous distinguons une belle mosquée avec son minaret. La plaine est très fertile. Jadis on y cultivait la vigne avec succès. Aujourd'hui c'est à la culture du tabac que l'on s'est adonné, et l'excellente qualité de celui-ci y fait oublier la réputation du vin d'autrefois.

Vers onze heures nous passons en vue de Séleucie, l'antique port d'Antioche. La mer s'est calmée. Sous le ciel pur, le Casius dresse son sommet dénudé. Ammien raconte que le paganisme y offrit à Jupiter, par la main de Julien l'Apostat, un de ses derniers sacrifices. Plus au nord le Coryphée, dernière ramification de l'Amanus, abaisse ses flancs rocheux, qui servirent jadis de nécropole à la ville de Séleucus. Entre les deux montagnes coule l'Oronte, venant d'Antioche, mais la route qui traverse la partie inférieure du Coryphée a toujours été le chemin le plus direct qui reliait ces deux villes. C'est par ce chemin que descendirent Paul et Barnabé, allant officiellement prêcher

¹ Josèphe, *B. J.*, I, 21, 11.

l'Évangile hors de la Terre Sainte. C'est du port ensablé au fond de cette anse, près de Souedyeh, l'ancienne Séleucie, qu'ils partirent, la foi et l'enthousiasme au cœur, prêts à semer partout ce feu apporté par Jésus au monde, et qui devait se transformer en un si vaste et si salutaire incendie. A ces hommes apostoliques, les préoccupations personnelles, les soucis de la vie physique, les agitations extérieures, la politique, les guerres, la paix, les puissances de la terre n'étaient rien, et sous le souffle de l'Esprit ils faisaient beaucoup. Leur religion ne s'occupait que des âmes et ne voulait voir rien en dehors du monde supérieur où elle établissait son action et préparait son triomphe. Là était peut-être le secret de son action rapide et irrésistible. Je regarde tristement ces flots qui portèrent ces grands prédicateurs, et je rapproche notre impuissance d'aujourd'hui de la puissante activité d'autrefois. Mon Dieu, plus aucun souffle de vous ne passera-t-il donc sur nos âmes, sur nos prêtres, sur l'Église, pour y ramener l'antique sève évangélique? Les siècles ne se ressemblent pas, les conditions de vie ne sont pas les mêmes, les relations sociales ont été absolument transformées; mais le véritable esprit chrétien peut-il être différent de celui de l'Évangile, qui fut l'arme unique des apôtres de Jésus-Christ? Une misérable fêlouque, comme celle que je vois flotter sur la côte, les emporta vers Chypre, et l'œuvre de la transformation morale du monde romain commença. Contrastes singuliers dans l'histoire et étrange

équilibre des lois de compensation ! d'ici étaient partis jusqu'alors et devaient partir plus d'une fois encore, allant de l'Oronte au Tibre, ces semeurs de corruption qui excitaient la verve indignée de Juvénal :

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes.

Alors c'était le vaisseau de salut qui avait mis à la voile. Qui pourrait dire si, dans les nombreux voyages qu'il entreprit, Paul quittant ce rivage ne se trouva jamais mêlé à l'infâme cargaison des louves mitrées qui portaient à Rome et ailleurs l'immoralité dont parle le satirique romain ¹ ?

Nous tournons le cap El-Khanzir (*la Tête de porc*), et nous voilà dans le golfe d'Alexandrette ou d'Issus. La mer n'a plus une seule vague. A trois heures nous débarquons à Alexandrette, où le consul français, M. Garrelli, a eu la bonté de nous faire préparer une voiture pour arriver ce soir à Beylan et demain avant midi à Antioche. La voiture est un vieux coupé fabriqué jadis à Lyon, et qui, je ne sais par quelle série d'aventures, est venu échouer sur la côte de Syrie. Le zaptié, qui nous protège, le cocher qui nous conduit et les trois chevaux qui nous emportent sont ce qu'il y a de plus turc au monde. Nous observons au consul que nous sommes incapables de nous faire entendre de ces gens-là et de quiconque leur ressemble. Il

¹ Juvénal, *Sat.* III, 62 et suiv.

nous donne pour Beylan le nom d'un interprète, et nous partons à peu près rassurés. Le voyage doit durer à peine trois jours. Nos bagages se réduisent à notre gibecière, le bréviaire, le guide, la lunette et un vif désir d'étudier les ruines d'Antioche.

En deux heures, par la belle route d'Alep, nous sommes à Beylan. Le soleil se couche. Trouverons-nous un gîte pour en faire autant ? La foule, empressée derrière notre voiture, donne à notre entrée dans la ville un aspect de triomphe. C'est bien, mais les triomphateurs ne savent pas dire un mot à ceux qui les escortent. Cependant il faut demander un hôtel, un souper et un lit. Nos signes n'ont d'autre résultat que de réjouir visiblement l'assistance, et notre mimique, si éloquente soit-elle, demeure parfaitement incomprise. A trois, nous reconstituons enfin le nom que le consul nous a donné comme moyen de salut au moment du départ, et nous jetons à la foule le nom fatidique de Gar-bi. Il n'eut vraiment pas plus de chance que nous celui qui, dans le conte arabe, disait : « Sésame, ouvre-toi ! » La foule s'ouvrit et en criant : « Gar-bi ! Gar-bi ! » elle nous présenta un bancroche en haillons. C'était l'interprète tant désiré. Gar-bi sait, en effet, une douzaine de mots français et autant d'italien. En outre, il en a un dans cette dernière langue, ou dans les deux réunies, qui supplée à tous les autres. Son exclamation favorite est : « *Buon ! buon !* » et il en abuse visiblement. Nous lui demandons où est l'hôtel de Beylan. Il paraît que c'est le taudis devant lequel

sommes arrêtés. Nul de nous ne l'avait soupçonné. Que l'on se représente le bouge le plus infect, non pavé, sans autre mobilier qu'une cruche d'eau, trois chaises et une large planche fixée dans le mur en guise de divan : voilà l'hôtel ou plutôt le café de Beylan. Nous observons à Gar-bi que ce n'est pas convenable, et qu'il doit y avoir mieux dans une ville de quatre mille âmes. Il déclare que c'est là un excellent hôtel, une perfection et presque un idéal dans l'espèce : « *Buon! Buon! autre, yok!* » dit-il énergiquement, avec un signe négatif qui nous enlève tout espoir. Donc coucher dans ce réduit ou dehors, telle est l'alternative. Mais le souper? Il n'y en a pas.

C'est par ici qu'Alexandre, cherchant l'armée de Darius, s'aperçut qu'il l'avait manquée, et se détermina à revenir sur ses pas pour lui livrer bataille à Issus. Je doute fort que le conquérant macédonien ait eu alors plus de préoccupations que nous en si piètre occurrence. Cependant ce qu'il y avait d'imprévu et d'embarrassant dans notre affaire excitait un peu mon amour-propre et beaucoup notre hilarité. Sans perdre un moment, je me transforme en fourrier et, s'il y a lieu, en Vatel. « Allons, mon brave Gar-bi, en avant et aux provisions! » Cette résolution généreuse paraît rassurer mes deux compagnons, qui, sans plus de façon, s'installent au cabaret, ouvrent leur bréviaire et attendent, en sanctifiant ainsi un lieu si profane, la manne que je ne puis manquer de leur apporter. Un quartier d'agneau, pendu à un magasin et

que j'ai aperçu en arrivant, est vite acheté. Malheureusement on lui aplatit les os avec un caillou dégoûtant ramassé sur la route, et une foule de spectateurs, malgré mes objurgations, s'empresse de le bourrer d'ail en se servant des doigts faute de lardoire. Gar-bi me rassure en criant : « *Buon! buon!* » Pour lui c'est plus que parfait. Il triomphe, et surtout il espère. Au reste, je me dis que le feu purifiera tout. Le feu, c'est la fournaise d'un boulanger. Sans plat, et après lui avoir ménagé une place au milieu des cendres, le tendre agneau est mis au feu. On le retirera sans doute carbonisé. Le plus sûr dès lors et le plus propre sera d'acheter des œufs.

Encore si le pain était acceptable. Le mitron chez qui nous sommes en fabrique sous nos yeux, mais de quelle façon! C'est de la farine détremée qu'il passe par le four quelques minutes et qu'il livre toute chaude à la clientèle. Manger de cette étrange galette, peu cuite et toute chaude, serait certainement nous mettre à mal pour cette nuit. Gar-bi juge que ce serait se mettre à bien s'il en mangeait lui-même, et, malgré mes protestations, il élargit sa chemise en guise de sac à provisions, et y engouffre une douzaine de ces chers petits pains qu'il presse sur son cœur : « *Buon! buon!* » dit-il avec une joie délirante. Évidemment le coquin prépare son souper et non pas le nôtre. « Des œufs! lui dis-je, des œufs! » Et tandis qu'il me livre à un compère pour ce nouvel achat, lui se charge de garder la viande, tout en couvant d'un

œil de convoitise la galette brûlante qui, en contact avec sa peau, lui donne de violentes suffocations. Enfin j'ai des œufs, de la galette marine, une salade, des citrons et de l'huile; c'est plus que je n'espérais. Triomphant j'arrive à l'hôtel Saïd; c'est le nom de notre mémorable gîte, à en juger par une inscription française crayonnée au-dessus du divan par quelque voyageur aussi dépaycé que nous.

J'étais parti depuis une heure, la nuit était noire, mes deux amis commençaient, paraît-il, à se préoccuper de leur fourrier, et poursuivaient leur bréviaire. Moi, je me préoccupe de Gar-bi, qui n'a pas encore paru, et, soupçonnant l'affreuse réalité, je vole au four, où le misérable était en train de soigner notre rôti en mangeant la bonne viande et nous réservant très poliment les os et les peaux. Une correction en forme était urgente; il l'eut malgré ses cris de : « *Buon! buon!* » faits pour désarmer tout autre bras que celui du cuisinier à qui un chien enlève le meilleur plat du festin. Mon criminel est dès lors condamné à marcher devant moi, portant piteusement dans ses mains les restes de son méfait. Peut-être sous ces peaux flottantes et autour de ces os dénudés aura-t-il encore laissé quelque chose pour mes amis. Mais voici que sur la route Gar-bi a hélé son fils. Est-ce pour le rendre témoin ou complice de son crime? Hélas! tandis que l'on m'offre une troisième sorte de pain, aussi détestable que les deux autres, mon scélérat a encore disparu. C'est derrière moi qu'il se cache

pour achever, avec son jeune gars, l'exécution du rôti. Il paraît que certaines tentations sont irrésistibles. Que faire? Me passer de Gar-bi? Mais c'est l'interprète, et sans lui qu'allons-nous devenir? Nous mangerons des œufs et un potage à l'ail que je prépare dans une immense marmite dont le couvercle va devenir notre soupière. C'est avec des cuillers à café qu'il nous faut puiser dans l'inépuisable gamelle, y cherchant, tour à tour et au petit bonheur, quelques fragments de galette détrempée dans la liaison à l'œuf qui est mon incontestable triomphe.

Il va sans dire que les spectateurs et, disons-le à notre éloge, les admirateurs ne nous font point défaut. Nous sommes en Orient et dans un café. En nous trouvant ainsi installés devant une marmite, avec trois verres, une gargoulette et une table boiteuse, seuls ustensiles recueillis ou empruntés chez les voisins, dans un milieu si absolument turc, en face du coquin Gar-bi et d'une foule qui doit être à son niveau, aux prises avec un diner de ma façon, un besoin irrésistible de rire s'empare de nous, et rien n'a été plus gai que le reste de cette soirée aux Portes de Syrie, *Pylæ Syriæ*, ce passage célèbre où jadis les grands capitaines, suivis de leurs armées, prenaient leurs sanguinaires et suprêmes résolutions. A dix heures nous avons poliment congédié les spectateurs en les conduisant par le bras jusqu'à la porte, attendu qu'ils ne voulaient pas nous comprendre autrement. Ayant mis nos revolvers à côté de nous, nous dormons

au bruit du tonnerre qui n'a pas cessé de remuer les échos de la montagne toute cette nuit.

Antioche, 13 avril.

C'est seulement à six heures du matin qu'il a été possible de quitter Beylan. Quelle folie de nous avoir laissé prendre une voiture pour aller là où il n'y a pas de route! A peine étions-nous au bas du col, que, tournant à droite, nous sommes allés à travers champs dans la direction d'Antioche. Pierres, fondrières, buissons, torrents, rien ne manque à la plaine déserte qu'il faut traverser six heures durant. De pont sur les cours d'eau, il n'en existe pas, et s'il s'en trouve un, vous pouvez être sûr que par aucun de ses côtés il ne se relie à la terre ferme. L'arche, isolée au milieu des eaux, prouve un bon mouvement qui est demeuré à l'état d'intention. Il faut alors grimper sur les épaules de notre Turc et traverser ainsi le torrent, car la voiture aura assez de peine à passer vide, les deux rives étant d'ordinaire à pic et la vase très profonde. Plus d'une fois même il nous faut faire le sauvetage du coche, et alors ce n'est pas assez du zaptié, des cavaliers qui passent, des Circassiens qui sont dans les champs, des cordes que l'on ajuste pour repêcher le véhicule. Pendant cet

exercice imprévu, nos chevaux paissent dans les blés du voisinage.

Au reste, pas de souvenirs importants sur la route. A notre droite, deux châteaux en ruine, datant des croisades; à notre gauche, deux *tumuli* non fouillés, avec des vaches et des brebis qui paissent sur les trésors dont ils sont dépositaires et un khan à peu près détruit, c'est tout ce que nous avons remarqué pendant les trois premières heures de marche. Cependant nous laissons bientôt à gauche, miroitant dans le lointain, le lac d'Antioche ou mer Blanche, *Ak Deniz*, comme dit notre Turc, et les sinuosités du Mélas qui en sort pour aller se jeter dans l'Oronte, à quelques kilomètres d'Antioche, Une heure encore de marche, et devant nous, mais dans le lointain, entre l'Amanus au nord et le Casius au midi, dans un splendide vallon traversé de l'est à l'ouest par l'Oronte, fertile comme les terres d'alluvion et rafraîchi par les courants qui s'établissent dans ces gorges larges et profondes, sous un ciel de saphir, sur un fond de montagnes sombres et couronnées de fortifications, se dressent les minarets d'Antioche, tandis qu'à travers les arbres on entrevoit ses blanches maisons. Le voyageur retrouve souvent en Asie, et même en Grèce, où l'on plaçait les villes au pied des hautes montagnes, quelque chose d'analogue à l'effet grandiose que j'admire ici; mais je doute que nulle part le tableau soit plus gracieux et plus séduisant. Il y a dans ce contraste de la grande montagne abritant et protégeant la petite ville, l'œuvre de la nature